

Quelques particularités de la conduite qu'a tenue M. Poivre en Cochinchine et des réflexions sur le même sujet.

[Par Mgr Lefebvre]

[Un document des archives des Missions Étrangères de Paris]¹

[Ms : v743, f°426-430]

Le vaisseau *le Machault* est entré dans le port de Cochinchine qu'on appelle Touran [Tourane] le 30 août 1749. Ce jours-là ou le lendemain M. Laurens, par ordre sans doute de M. Poivre, écrit à M. d'Azema, missionnaire français qui demeurait proche de ce port, une lettre où il lui donnait avis de l'arrivée du vaisseau, sans faire aucune mention de M. Poivre. M. d'Azema ayant reçu cette lettre fut incontinent à bord pour faire compliment à ces messieurs de leur arrivée, et pour leur offrir ses services. M. Poivre, on ne sait pour quelle raison, ne jugea pas à propos de se faire connaître à ce missionnaire qui ne le connaissait pas, et qui ne sachant point qu'il fût dans le navire, ne s'en informa pas non plus, étant d'ailleurs dans la persuasion que M. Laurens, qui lui avait écrit, était la personne préposée de la Compagnie pour exécuter son projet. Le jour suivant, M. Poivre descendit à terre, et alla droit chez M. d'Azema. Ce fut alors qu'il se fit connaître à ce missionnaire, lui déclara qu'il était envoyé de la Compagnie pour conduire et exécuter en qualité de chef son projet, et qu'il avait une lettre du Roi et des présents pour le roi de Cochinchine, mais sans le prier de lui fournir des moyens pour faire donner connaissance au Roi, et de son arrivée, et du sujet qui l'amenait. M. d'Azema le conduisit chez un mandarin établi dans ce lieu pour prendre connaissance des affaires des vaisseaux étrangers, et dont il fut reçu très honorablement.

Cependant, M. d'Azema avait le jour précédent envoyé à M. Lefebvre, évêque de Noélene, vicaire apostolique de tout le royaume de Cochinchine, et Français de nation, la lettre qu'il avait reçue de M. Laurens dont je viens de parler, et une autre que M. Poivre écrivait à un jeune Cochinchinois nommé Michel, qui est celui qu'il a enlevé en partant. Il avait en même temps écrit au prélat et lui avait donné avis de l'arrivée du vaisseau français et du dessein qu'il avait de commercer dans le royaume, mais il ne lui parlait point de M. Poivre, ne sachant pas encore qu'il fût dans le navire. Le prélat reçut ces lettres à dix heures du soir, et comme il ne se serait jamais imaginé que M. Poivre pensât à donner commission d'aviser le Roi de son arrivée et du sujet qui l'amenait à d'autres qu'à lui, encore moins qu'il voulut en charger le Cochinchinois Michel, qui est un jeune homme sans tête, sans prudence, mauvais sujet, et la lie du peuple, il envoya dès ce même soir M. Rivoal chez Cai-Bo-Tao, mandarin chrétien, qui était un des deux inspecteurs généraux des vaisseaux étrangers, pour le prier de donner avis au Roi de l'arrivée du vaisseau français.

Le jour suivant, il envoya chercher de fort bonne heure le jeune Michel qui, étant venu et ayant reçu sa lettre des mains de M. l'évêque, l'ouvrit sur le champ devant le prélat. Dès qu'il eut aperçu le seing de M. Poivre, il s'écria : Ô ! C'est mon maître qui écrit. Il m'avait bien dit qu'il retournerait en Cochinchine avec un vaisseau d'Europe et avec des lettres du roi de France. Comme il ne savait pas assez les caractères d'Europe pour pouvoir lire cette lettre, M. Rivoal la lut.

M. Poivre y traitait ce jeune Cochinchinois de son bon ami, son cher ami, lui protestant qu'il ne l'avait jamais oublié depuis leur séparation. Il lui disait que le roi de France l'avait beaucoup élevé, qu'il était devenu un homme de conséquence, qu'il avait une lettre de Sa Majesté avec de magnifiques présents pour le roi de Cochinchine, qu'il venait pour ouvrir le commerce, et le pria d'aviser le Roi de toutes choses, et enfin de se hâter de venir le trouver pour l'aider et pour lui servir d'interprète.

¹ Dans l'*Histoire de la Mission de Cochinchine*, A. Launay transcrit un texte assez proche de celui-ci. (t2, p215-216)

Il n'est pas difficile d'apercevoir de l'irrégularité dans ce procédé de M. Poivre, car :

- 1°. Il écrit à Michel qui est un jeune homme, et de la lie du peuple, avant d'avoir eu la politesse d'écrire à l'Évêque français, Vicaire Apostolique de tout le Royaume de Cochinchine.
- 2°. Il faut que M. l'Évêque apprenne par la lettre qu'il écrit à ce jeune homme que c'était lui qui venait de la part de la Compagnie pour exécuter son projet, n'en ayant encore eu aucune nouvelle par ailleurs, ce qui surprenait intérieurement ce prélat, et ce qui l'aurait couvert de la plus humiliante confusion si les chrétiens ou les mandarins en eussent été informés.
- 3°. Il faut encore que M. l'Évêque ait la honte de voir qu'il donne à un jeune homme, de l'espèce dont était Michel, la commission d'aviser le Roi de tout ce qui regardait le vaisseau français, tandis qu'il ne lui envoie pas même un mot.
- 4°. Dans sa commission, il s'agissait d'une affaire d'état, puisqu'il s'annonçait comme ambassadeur, envoyé du roi de France, et parce que les affaires qu'il était chargé de traiter avec Sa Majesté cochinchinoise étaient d'une grande conséquence pour les intérêts de la France. Il était donc de la prudence qu'avant toutes choses il conféra avec l'Évêque français, et qu'il ne fit rien sans agir de concert avec ce prélat. Et ce prélat, conjointement avec ses missionnaires français, étaient en état de lui donner de bons conseils et de faire réussir le projet de la Compagnie. Mais point du tout, non seulement il n'agit point de concert avec l'Évêque français, non seulement il ne le consulte pas, mais il ne daigne pas même lui écrire une lettre d'honnêteté, et sans consulter qui que ce soit, il se livre au jeune Michel, il lui écrit avant d'avoir vu aucun missionnaire, lui communique le dessein de la Compagnie, et le charge de donner avis au Roi de toutes choses, en quoi il a fait deux fautes qui ne sont pas légères.

La première, c'est d'avoir préféré ainsi un jeune homme qui est d'ailleurs un étourdi et un fripon, à l'Évêque français, à qui par cette méprisante préférence, il a fait l'affront le plus grand qu'il pouvait lui faire.

La deuxième, c'est de s'être servi de ce Michel avant de s'être auparavant informé avec beaucoup de soin des missionnaires, de ce que faisait ce jeune homme, de quel caractère il était, et comment il se comportait depuis son retour d'avec M. Friell. Faute d'user de cette précaution, il a exposé l'honneur de notre monarque dont il était l'ambassadeur ou du moins passait pour l'être, et les intérêts de la Compagnie qui n'en ont en effet que trop souffert. Précautions que les moins intelligents n'auraient pas omises dans une affaire de cette conséquence, ce qui marque une légèreté et une imprudence au-delà de ce qu'on peut imaginer.

Mais disons, et ce n'est pas sans fondement, qu'il a agi dans cette occasion comme un jeune homme qui est rempli de lui-même, et qui pour se donner un certain relief d'habileté et de savoir faire, s'était imaginé que lui seul avec son Michel pourrait réussir dans sa commission, sans avoir besoin du secours de personne, ni prendre conseil de personne. Et il faut bien qu'il pensât comme cela en effet, sa conduite en est la preuve incontestable. 1° Puisqu'il s'est si fort pressé à écrire à ce jeune homme, 2° Qu'il l'a fait sans consulter qui que ce soit, et avant même d'avoir vu aucun missionnaire, 3° Qu'il l'a fait enfin sans s'embarrasser d'écrire un mot là-dessus à M. l'Évêque de Noëlène, Prélat français, et d'ailleurs d'une prudence et d'un mérite rare.

- 5°. La façon dont était conçue sa lettre à Michel était disproportionnée à la qualité d'ambassadeur, que M. l'Évêque, voyant qu'elle était capable en faisant mépriser son auteur, de donner en même temps une très basse idée de la majesté de notre Monarque dont il représentait la personne sacrée par la qualité d'ambassadeur dont il était, ou paraissait revêtu. Il se crut dans l'obligation de recommander à Michel de ne montrer cette lettre à personne. Michel le lui promit, mais au sortir de chez lui, il fut la montrer en premier aux Franciscains espagnols, ensuite à un monsieur, favori du Roi, et enfin, elle fut lue en présence du Roi même.

Que pouvaient promettre de tels commencements ? Et quel succès devait-on en attendre ? Si M. Poivre, comme la prudence le demandait, et comme la Compagnie l'entendait sans doute, eut consulté M. l'Évêque et les missionnaires français, ces messieurs n'auraient jamais souffert qu'il se fût servi du jeune Michel, et j'ose dire, sans crainte de me tromper, que s'il ne s'était point servi de lui mais d'un autre, prudent et sage, qu'on lui aurait procuré, les grands malheurs qui sont arrivés, n'auraient pas eu lieu. Tout au contraire ce serait bien passé. Le projet de la Compagnie aurait réussi, et le

Machault aurait fait un excellent voyage. Ainsi, il ne faut pas juger du projet de la Compagnie par le succès mauvais qu'a eu M. Poivre dans son exécution, encore moins par ce qu'il en dit à présent, car quelle merveille que dans les circonstances où il se trouve, il se serve de tout le talent qu'il peut avoir pour détourner la Compagnie de le poursuivre, voyant bien qu'elle ne pourrait prendre ce parti sans que son honneur et ses intérêts en souffrissent beaucoup. Mais quelle apparence que la Compagnie qui l'a écouté pour former un projet, l'écoute de même pour l'abandonner. Surtout n'ignorant point que c'est sa mauvaise manœuvre qui est la seule cause qui a empêché qu'il ait réussi.

* * *